

L'Opéra va nous donner la *Salomé* de Richard Strauss, entre toutes attendue. Le *Figaro* a été, le premier dans la presse française, renseigné sur l'œuvre, lors de son apparition à Dresde. Qui eût dit alors que la pièce aurait cette fortune prodigieuse? Surpris, entraîné par la fougue violente de cette musique, enthousiasmé d'elle ou simplement intéressé par la saveur se don détail, chacun pensait bien que *Salomé* marquerait une date dans l'histoire du drame lyrique; mais nul ne supposait qu'avec l'élite la masse du public subirait aussi vivement la contrainte de cet art frénétique. Telle fut pourtant l'heureuse destinée de *Salomé*; fortune, presque unique dans les annales de la musique, d'un ouvrage destiné à une minorité et dont le plus grand nombre fait avec enthousiasme sa pâture, tout comme s'il s'agissait d'un ouvrage médiocre.

Depuis les jours – historiques maintenant – où la Wittich et Burrian la créaient à Dresde *Salomé* a fait son tour du monde.

Aujourd'hui l'Opéra monte l'œuvre à son tour et il serait curieux de savoir comment le public accueillera le «magnifique et téméraire barbare aux yeux clairs», comme M. d'Annunzio nommait son auteur dans une allocution prononcée naguère à Milan. Avec enthousiasme sans doute; car si on discute l'œuvre, on ne saurait lui résister. Elle est de celles qui appellent les plus vibrantes controverses, les mouvements d'opinion les plus passionnés. Mais, qu'elle heurte ou non les sensibilités un peu délicates, elle compte parmi les ouvrages les plus significatifs de notre époque; ceux-là mêmes qui critiquent avec le plus d'âpreté la qualité d'émotion sont sans cesse intéressés par les détours imprévus de sa mise en œuvre et subjugués par la force et l'intensité de l'atmosphère qu'elle dégage.

Un hasard heureux m'a fait suivre les études d'une œuvre que j'aime un peu pour en avoir entendu les premières manifestations publiques. Je la savais difficile, complexe, d'une poésie malaisée à traduire; l'émotion qu'elle veut exprimer est d'un ordre assez rare; sa brutalité ou sa frénésie pouvaient échapper à des interprètes français épris de clartés, de lignes pures, et plus classiques malgré tout que déliquescents. Dès les premières répétitions, l'extraordinaire malléabilité de ces artistes, leurs dons prodigieux d'assimilation s'affirmèrent comme ils l'avaient fait pour *le Crépuscule des Dieux* [*Götterdämmerung*] ou pour *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*].

Vous vous souvenez sans doute – ces questions ont intéressé naguère la chronique – que *Salomé* avait exigé, à Dresde et un peu partout, un nombre fabuleux de répétitions; ici, en neuf répétitions d'orchestre, l'ouvrage était au point; trois répétitions pour les cordes, trois pour l'harmonie avaient suffi à «débrouiller» la partition; de telle manière qu'au premier ensemble général, après quelques pages, M. Messenger put arrêter ses musiciens et leur dire, avec l'air radieusement satisfait d'un homme à qui on vient de faire une bonne surprise: «Cela n'est pas possible, vous avez déjà joué l'ouvrage.» Et cela n'était point une vaine amabilité – M. Messenger n'en abuse guère – cela était l'expression sincère, spontanée et parfaitement justifiée de son admiration.

M. André Messager, qui ne monte au pupitre que dans les grandes circonstances, dirige cette compagnie admirable comme il l'a fait pour *la Walküre* [*Die Walküre*], *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*] et *le Crépuscule des dieux* [*Götterdämmerung*]. Il n'est point besoin de dire que le zèle et la ferveur artistique de l'orchestre sont en grande partie son œuvre; si le chef a pour ses musiciens l'estime la plus vive, les musiciens, à leur tour, ont en lui une confiance faite de trop d'admiration artistique pour que leur talent et leur ardeur ne s'en ressentent pas sensiblement. Aussi bien ne vous dirai-je point les vertus expressives de cette direction; j'en laisse le soin à celui qui vous parlera de l'œuvre, à notre éminent collaborateur Gabriel Fauré.

Les difficultés de toute nature que les instrumentistes doivent surmonter dans *Salomé* n'ont d'égales que celles offertes, presque à chaque mesure, au chanteur. La mémoire y est tout d'abord mise à la plus rude épreuve: point d'appui, ni sur un rythme franc et prolongé, ni sur une base harmonique nettement perceptible; les mêmes brisures rythmiques, le même caprice de mesure, les mêmes heurts de sonorité, avec, en plus, d'inouïes difficultés de «placement» où le hasard d'une erreur peut jouer un rôle néfaste. Il semble cependant, ici comme dans l'orchestre, que ces multiples obstacles n'existent point, tant les artistes sont à l'aise dans des rôles qui paraissent devoir être au-dessus des forces humaines. Les répétitions de l'Opéra feraient croire à l'invraisemblable: qu'il n'est plus que des chanteurs bons musiciens.

Salomé, c'est Mlle Mary Garden, qui a déjà remporté dans le même rôle d'énormes succès en Amérique. Salomé! Il n'est peut-être pas de rôle dans tout le répertoire lyrique, de personnage qui se prête à de plus multiples interprétations. Il peut être tragique, voluptueux, intense, ou à l'opposé ironique, hautain et même – ce n'est point un paradoxe – chaste; il peut aussi être bouffon et rappeler cette parole de Tamar dans *les Cheveux d'Absalon* de Calderon: «Je commence à jouer mon rôle, mais j'ai grand'peine à m'empêcher de rire». Il peut évoquer – suivant les esprits le Ghirlandajo des fresques de Santa-Maria Novella ou le Titien de l'Escorial, André del Sarto ou Rochegrosse, Filippo Lippi ou Benner; il peut être parfumé des plus purs parfums avec Flaubert, ou persifleur avec Heine, voluptueux sans gravité avec Banville et peut même se réclamer des Evangiles.

La «colombe des colombes» est aussi une «colombe égarée»; il convient d'apporter dans l'expression du personnage une richesse de moyens, et une personnalité dramatique exceptionnelles. Il faut en exagérer l'horreur jusqu'au sublime, ou lui prêter une noblesse d'emprunt qui le rende tolérable. Personne n'a été surpris d'apprendre que Mlle Garden avait joué le rôle et y avait fait une profonde sensation. Parmi les interprètes lyriques de ce temps il en est peu dont la personnalité soit aussi accusée; elle marque chacune de ses créations d'une empreinte qui n'appartient qu'à elle. On peut être passionnément ému ou profondément heurté par l'une de ses interprétations, cet enthousiasme et cette irritation sont le signe d'un talent qui sait s'imposer de toutes manières. Aussi bien ce talent souple, capricieux, suggestif de sensibilités raffinées, mobile au

suprême degré, convenait-il à merveille à la princesse qui

Rit et folâtre avec un air badin

Elle en possède la terrible insouciance et l'indolent entêtement. Il est bien difficile d'imaginer une «Salomé idéale» (qui donc rêve à des semblables horreurs), mais sûrement celle qu'incarne Mlle Garden est parmi les plus attachantes.

A cette Salomé exceptionnelle la direction de l'Opéra a donné un Hérode superbe: M. Muratore. Il m'a dit avoir eu quelque peine à «placer» son personnage: il n'y paraît point. Je ne sais point, si de tous les rôles qu'il a interprétés, Hérode n'est point le plus magnifique. M. Dufranne est revenu précisément à Paris à temps pour créer à Paris Jochanaan, qu'il a joué mainte fois et avec un succès incessant en Amérique. On sait les rares qualités de sa voix; je n'y insisterai point. Mlle Le Senne incarnera Hérodiade, Mlle Bailac le jeune page, M. Dubois l'officier. L'Opéra – on le voit – a distribué tous les rôles à des artistes de premier plan. Le quintette des Juifs – d'une difficulté d'interprétation inouïe – exigeait, à sa tête, un chanteur qui fût un musicien solide, un acteur intelligent dont la prononciation fût excellente: ce sera M. Fabert, auquel se joindront MM. Nansen, Varelly, Gouget et Delpouget.

La direction de l'Opéra qui, après *le Crépuscule* [*Götterdämmerung*], *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*], *Hippolyte et Aricie*, *la Fête chez Thérèse*, manifeste du plus louable zèle et de la plus belle ardeur artistique en montant – et d'une manière aussi rare – *la Salomé* de Strauss, a voulu lui donner le cadre le plus évocateur. Vous admirerez les costumes de M. Pinchon où semblent revivre les figures émouvantes d'un Tissot; vous admirerez aussi le décor expressif de MM. Rochette et Landrin; un décor qui s'émeut de toute la beauté sereine de la Palestine et où – dans la nuit frémissante d'horreur – se précise le rêve d'Hérodiade:

.....Vous mentez, ô fleur nue
De mes lèvres! J'attends une chose inconnue.

LE FIGARO, 6 mai 1910, p. 4.

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	
Day of Week:	vendredi
Calendar Date:	6 MAI 1910
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	126
Year:	56 ^e ANNÉE
Series:	3 ^e SÉRIE
Pagination:	4
Issue:	
Title of Article:	AVANT-PREMIÈRES
Subtitle of Article:	SALOMÉ
Signature:	Robert Brussel
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	